

QUAND NOUS NOUS RÉVEILLERONS D'ENTRE LES MORTS

« Grâce à une jeune fille, bien des hommes sont devenus des génies, beaucoup des héros, beaucoup des poètes, beaucoup des saints ; mais pas un ne fut un génie par la jeune fille qu'il posséda, car par elle il ne devint que conseiller d'Etat ; pas un ne fut un héros par la jeune fille qu'il posséda, car par elle il ne devint que général ; et pas un ne fut un poète par la jeune fille qu'il posséda, car par elle il ne devint que père ; et pas un ne fut un saint par la jeune fille qu'il posséda, car il n'en posséda aucune, et il ne voulut en posséder qu'une seule qu'il n'obtint pas, de même que tous les autres devinrent des génies, des héros, des poètes, grâce à la jeune fille qu'ils n'ont pas possédée. » (1).

KIERKEGAARD,

Etapas sur le chemin de la vie, VI, 59.

La question a été posée ici-même : « Que signifie pour vous philosopher ? » A cela on répond ordinairement, en supposant comme tout naturel que la chose philosophique est douée d'une existence en soi, laquelle lui est assurée par la fixation de problèmes convenus en des schémas transmissibles ; bref, qu'elle soit une science d'objets. Mais qu'au lieu de cela elle ne fasse que décrire l'actualité précise d'un être et de l'être, qu'elle ait pour fin non de surmonter la réalité et les difficultés, mais de les reconnaître, elle devient alors chaque fois le *cas* où la personne est engagée elle-même comme un conflit. Ce n'est pas sans doute une chose de tout repos. Mais l'amour en serait-il une ? Notre temps « sécularisé » préférerait qu'il en soit ainsi, car au fond, qu'il s'agisse de philosophie ou de relation humaine, c'est bien la même chose : au lieu du non qu'oppose le réel, on ne connaît plus que le *non* relatif d'une dialectique intérieure à la conscience. Il n'y a plus alors de *non* sans *oui*, et si l'on

(1) Trad. d'André Babelon ap. *In Vino Veritas*. Paris, Editions du Cavalier, 1933.

parle encore en souvenir de Plotin, des âmes d'amants, de philosophes ou de musiciens, c'est pour se complaire en des modes divers qui vont de la disponibilité pure à l'admiration qui n'engage à rien.

Le texte de Kierkegaard qui domine ces lignes, n'y est-il pas d'ailleurs une invitation provocante ? C'est une attaque directe de l'homme, dans son affirmation la plus passionnée, à laquelle répond non pas même un *non* sans *oui*, mais un *oui* qui se transforme en un *non*. Il détermine le cas-limite de l'homme, de celui que nous connaissons comme une unité vivante et inéluctable. La « bonne volonté », à qui en appellent optimistes et enthousiastes, serait-elle donc condamnée, quoi qu'elle fasse devant le dilemme « ou ceci ou cela », à léser, à trahir, par le fait même qu'elle agit ? C'est qu'elle ne subsiste pas comme une forme générale, elle n'existe que dans une détermination tout à fait concrète dans le temps. Alors qu'en s'accomplissant, en touchant au monde de l'Autre, sa limite lui devient sensible et le « péché » inévitable. Elle a conscience pourtant de son bon droit, elle est fière d'obéir aux Normes, mais ce monde des Normes suppose justement que l'on veuille édifier une construction positive dans l'Histoire, créer de la durée, et c'est précisément ce cours de l'Histoire qui est livré à un devenir qui le dégrade et l'abolit. Tout le possible qui constitue mon existence ne peut devenir *réel* que pour irrémédiablement échouer dans la Nuit, où il faut bien que les normes, les objets, soient remis en question. Et si je veux me sauver de l'échec, c'est seulement en accueillant ce que d'abord je n'avais pas voulu (saint, héros, poète, par la jeune fille qu'ils n'ont pas eue ; et pourtant il en a fallu une !)

A l'origine donc : mon existence à réaliser comme possible historique ; à la limite : impossible à réaliser par une légalité continue, une fidélité purement formelle. A jamais donc impossible l'orgueilleuse sécurité, l'hypocrite confiance en soi, car en quel bonheur me complaire, qui ne tiendrait qu'à moi seul ? Mais alors reculer, sauver ce cher possible, réserver toute réalisation ? Mais l'on n'est jamais *devant* une détermination, l'on est d'ores et déjà en elle, et sans se gaspiller dans l'arbi-

traire, comment donc *saisir* l'actuel, tout en se cramponnant à un possible d'ordre général et de plus en plus problématique ? Je peux me refuser à toute fixation, je peux fuir devant l'amour, fuir devant le mariage, devant toute autre décision irrévocable ; mais ce qui aurait été principe de mon être s'évanouit en un possible pur. J'ai refusé la vie, sans même trouver la mort.

Car il y a l'abîme de la Mort, les puissances souterraines, où par la négation radicale de toutes les Normes du jour on peut se perdre, cela même fût-il ressenti justement comme péché. Mais à ce moment-là (la mort de Tristan et d'Yseult), réalité et existence sont dépassés, on ne peut décrire ce qui fut, justement parce que la véritable passion est une similitude vécue de la mort. Et toujours il y a ceci : la volonté de rendre mon existence *actuelle* apparaît comme l'ennemie même de cette existence. Dans l'un et l'autre cas (le cas de celui qui eut la jeune fille et le cas de celui qui ne l'eut jamais), il semble que mon destin me soit arraché. Ou s'emparer de la Vie et construire dans l'Amour ; ou s'abandonner à la Mort dans la passion de l'absolu ; mais à la limite de la norme et à la limite de la passion, le *péché* est là toujours, parce que chacun met l'autre en cause.

Si donc philosopher ne consiste pas à élever une sage théorie de la connaissance, à apprendre l'art de distribuer des objets dans la vitrine d'un musée, sans menacer la vitrine d'à côté (et quel scandale si « notre théologie » se mettait dans ce cas !), philosopher est alors un événement de l'existence, qui en fin de compte doit conduire celle-ci à la limite où la relation entre les deux mondes devient transparente. Seul un schéma théorique les sépare un instant ; en fait, l'un se change en l'autre. Il n'y a pas ceux-qui-font-le-bien, et les révoltés sublimes qui nient toutes les prémisses, mais « ce qui semblait la Norme du Jour se renverse en l'abîme de la Nuit » (K. Jaspers). Si l'on a simplement esquivé l'abîme, la Norme est sans fondement, moralisme, anarchie ; si la passion de renoncement dans la Nuit se transpose en une méthode, elle devient elle aussi une Loi qui édifie, immoralisme, anarchie.

Le bonheur dans une synthèse n'est donc qu'une apparence ; la synthèse n'est même pensable que comme question, non point comme une tâche, puisque l'existence de l'individu signifie limitation effective ; une question donc qui se pose, sans réponse, à un moment décisif de crise, où il est éprouvé que « c'est une illusion de vouloir être en même temps Vie du Jour et Profondeur de la Nuit ». Mais cela, aucune science ne le sait ni ne l'enseigne ; ce n'est point une chose en soi qui présenterait, là devant moi, deux voies entre lesquelles j'aurais à choisir ; cela advient à l'individu tout seul en son existence dans le temps ; c'est la « haute, droite, spirituelle souffrance » que les mots ne peuvent énoncer. Et à Erasme demandant avec inquiétude : « Qui donc alors s'appliquera encore à corriger sa vie ? » Luther (*De servo arbitrio*) peut riposter : « Personne. » Car l'homme est laissé là tout seul, et c'est cela *toucher les Portes de la Mort*.

*
**

Où y a-t-il alors une décision éternelle antérieure au choix ? Quand et comment est possible une crise qui soit renversement de cette décision ? On pourrait croire, à entendre certains, que « franchir les portes de la Mort », soit un événement historique à côté d'autres, qui se soit produit un jour, et depuis lequel tout irait vraiment très bien. Mais dans ce cas tout ne reste-t-il pas en place, comme dans le curieux et tout théorique problème des rapports de la foi et de l'intelligence ?

Pourtant s'il est parlé d'une *forme* de ce monde et d'une *transformation* (*Rom. XII, 2*), il faut bien qu'il s'agisse de deux grandeurs incommensurables. La forme de ce monde, c'est une loi fondamentale, le temps des choses et de l'homme : elle consiste en un effort vers la lumière, vers la vie, la jouissance, la possession, la science, la justice ; vers une perfection que l'on se représente comme accessible, dans la mesure où le « cher moi » de l'homme est le centre mystérieux de ce cosmos. Cette forme que l'on peut appeler le « schéma de l'Eros », nous la portons tous, dans toutes nos actions,

jusqu'à la fin. L'homme avec sa souffrance, jouissant de son succès ou de son tragique, qui accepte ou repousse, profite ou se sacrifie, qui vit et qui meurt, reste toujours l'homme qui participe à l'état des faits et des choses. A travers tous les possibles où existe son moi, il reste sûr et inébranlable, car toutes ces possibilités prométhéennes engendrent de nouvelles forces, de nouvelles possessions, de nouveaux droits, elles ne sont point la métamorphose de ce monde. Elles donnent un homme idéal, l'homme selon Moscou ou selon Rome, elles ne sont point une attaque directe sur l'homme tout court, *cet* homme qui est dans *ce* monde, attaque que nous ne redoutons tant que parce que nous l'attendons avec nostalgie, car elle seule peut nous délivrer de l'illusion orgueilleuse qu'il y ait des actions éthiques, dépouillées de l'Eros : amour, pureté, bravoure. « Il n'y a pas plus de pensée pure comme acte, que de volonté pure. » (K. Barth). Tout acte de vouloir est déjà désir, *libido*.

Mais c'est justement dans cette situation inéluctable et concrète que nous sommes saisis dans une « action éthique primaire » : là où nous disons *oui* à la problématique la plus profonde de notre existence, qui est en même temps sa vérité la plus profonde. Ce ne peut être que l'acte unique *avant* et *après*, lequel il n'y en a point d'autre à disposer en série ; il est *con-version*, retour en arrière. Jusqu'à ce point, la pensée ne se meut que dans la relativité, dans la contradiction des possibles, de même que la volonté n'est jamais une justice qui vaille devant Dieu. Lorsque l'on dit que la religion est une passion innée (Schlegel), que la noblesse du moi réside dans un libre essor au-dessus de soi-même, on oublie radicalement ce que nous sommes *hic et nunc*, la réalité psychique et historique de *cet* homme dans *ce* monde, où il est peut-être un étranger, mais qui est pourtant son pays natal. En se poussant au sommet de la possibilité humaine, on trahit la supposition fondamentale, et c'est justement la catastrophe de l'impossibilité humaine devant Dieu. Car cette « passion religieuse » ne fait que renouveler la chute antérieure à la réalité psychique et historique de *cet* homme dans le monde (l'arbre de la Science, connaître

le Bien *et* le Mal, la Vie *et* la Mort), et qui par là-même ne peut être renversée à l'intérieur de cette même réalité, où il y a l'homme méchant, mortel, relatif, contraint au mieux de découvrir le Oui caché seulement dans le Non. Le sens de la Religion est la mort, et non point harmonie avec soi-même. Il y a la ligne sur laquelle Adam est tombé, et que ne peuvent franchir ni les sentiments élevés ni l'élan à rebours d'une bassesse délibérée ; la ligne où Luther et Ivan Karamazoff ont vu apparaître les démons ; où un romantique dévoré par l'aspiration à se dissoudre hors du terrestre, loin de la jeune fille aimée, est contraint d'avouer simultanément que « la volupté est le grand mystère de notre être ; que l'amour le plus pur doit même s'y noyer et mourir, afin que nous sentions que nous sommes des hommes ». (Tieck).

Que pourrait alors signifier une force proprement créatrice, libératrice, qui résidât à l'intérieur de l'homme ? Non, « *esse im nosse* est seulement Parole et Œuvre de Dieu », l'homme ne peut participer à cette pensée pure. Mais il y a par contre un acte unique de pensée auquel s'attache une promesse, qui, parce qu'il est suppression de soi-même et de tout acte, est identique au *Soli Deo gloria*, c'est-à-dire qu'il est la négation de tous les Idéaux, de toutes les richesses, dont s'enchantent les citoyens modernes dans leurs ambitions professionnelles, leurs desseins politiques ou leurs œuvres édifiantes. L'acte qui pense les pensées, « grâce, résurrection, éternité », est un acte qui en s'accomplissant se supprime soi-même et coïncide avec la problématique la plus profonde de notre existence temporelle ; acte qui survient chaque fois que dans un ébranlement total, nous subissons la question du sens ultime, définitivement ultime, de notre existence dans le temps. C'est pourquoi esquiver cette problématique, c'est esquiver la vérité de cette existence, rendre impossible la pensée qui est conversion. Mais si c'est un acte qui se supprime soi-même et un acte auquel s'attache une promesse, ce ne peut être un acte qui remplisse une partie du temps. Il a lieu « parce qu'il est la *crise* dans le penser de toutes les autres pensées » (K. Barth).

C'est alors seulement que s'écroulent puissance propre, vouloir et droit propres de l'être humain, là où, peut-être à un moment d'épanouissement et d'affirmation la plus haute de la vie, il est le « sacrifié » et rien de plus, que commence la seconde action éthique, et là est la fin du monde, la résurrection des morts. C'est une action qui, parce que l'homme est surmonté par l'impossible divin, rentre sans équivoque, non dans la forme, mais dans la métamorphose de ce monde. Hors de là il n'est point d'action qui n'appartienne à la forme de ce monde, nulle qui puisse tourner à sa transformation, même si parfois leur transparence laisse deviner la lumière du jour à venir. Toute action n'est donc que similitude et témoignage de l'action divine, laquelle se produit dans l'éternité et non dans le temps. La Révélation du péché comme décision éternelle, est au sens absolu *pré*-histoire, de même que le réveil d'entre les morts est *post*-histoire. Adam n'est pas une grandeur du passé, et la mort d'Adam ne fonde pas une philosophie de l'histoire.

Car ce n'est point une doctrine, mais l'appel au Dieu qui réveille d'entre les morts ; un paradoxe dont le contenu (la pensée de la force divine dans la faiblesse humaine), contrairement à toute théorie pure, à toute doctrine rigoureuse, doit être sans cesse pensé de nouveau, comme si jamais encore il ne l'avait été. C'est seulement ainsi qu'il peut arriver que l'Absolu soit « pensée dans l'existence », sinon tout ce qui est possible dans l'histoire, c'est justement ce sur quoi domine la mort. Que le péché comme détermination de l'existence, de notre vouloir et de notre savoir, soit saisi à sa racine, que sa nécessité apparaisse soudain problématique, son non-être poussé à la lumière, c'est alors que l'homme a le souffle coupé, qu'une Parole s'adresse à lui comme si elle l'ignorait, comme s'il n'était pas, car elle s'adresse au nouvel homme. Mais cela n'est à tout jamais qu'un *Futurum æternum* de notre existence, inouï, invisible, un Futur qui est possible à Dieu, mais n'est pas en notre avoir, et dont la poussée puissante renverse tout ce que nous aurions pu ou pourrions vouloir et savoir ; non point l'idéalisme des titans, mais sa fin. La « grâce », c'est cela.

Ainsi donc, toutes les autres négations, pures oppositions ou révolutions contre tel ou tel état de fait, restent comprises parmi tous les possibles humains, les bases anthropologiques primairement données. Bolchévisme, naturisme, néobouddhisme, surréalisme, ne font que les maintenir, n'attaquent pas directement *cet* homme, ne renversent pas le principe même de ses possibilités. La vérité du Christianisme, qui ne peut s'annoncer que comme une « protestation », du Christianisme tout court, non point comme grandeur historique, ni affublé de quelque épithète qui l'accommode ou le justifie, c'est justement cet au-delà, non seulement du Non, de la Mort et de l'Homme, mais l'au-delà du Oui et du Non, de la Vie et de la Mort, de l'opposition de Dieu et de l'homme. Christ ressuscité ne meurt plus. Une négation dont l'énergie est si radicale, qu'elle ne peut être mieux caractérisée que par l'idée de mort, parce qu'elle vient d'au-delà de la ligne de la mort. C'est là seulement, à la fin des choses historiques, qu'Adam est mort, et que l'homme se réveille d'entre les morts. Là seulement l'homme devient à lui-même le problème ; c'est de là qu'il faut partir, bien loin que ce soit une conclusion ou une démonstration, comme l'ont voulu toujours les « apologistes ».

Mais cette résurrection, ni celle de Christ, ne se situe dans *mon* présent, ni dans *mon* passé, ni dans *mon* avenir. Elle est *non-historique* ; elle est le point critique, le pouvoir et le vouloir du nouveau moi. En ce sens, elle n'est jamais qu'un *futurum*, et ce *futurum resurrectionis* n'est que similitude de l'éternité. Elle n'est point un moment de la série des événements temporels de ma vie, parce que cet éternel Futur est la force incommensurable, mortelle qui, coupant le cours de ma vie perdue dans le péché, détermine la critique de cet être, de ce vouloir et de cette pensée temporelle. Il n'y a pour elle aucune mesure possible. Jamais et nulle part aucun homme ne peut l'interpeller directement, ni la maintenir. Vivre *hic et nunc*, de et par Christ, ne peut signifier que ce *futurum æternum*, qui jamais ne s'étend dans une dimension historique et psychologique. En ce sens, vraiment, il n'y a de psychologie ni de la foi, ni de la grâce ; le mot « convic-

tion » est un non-sens courant, car cela supposerait que la grâce et la foi sont des possibles donnés dans et par la Psyché humaine, alors que le Péché d'Adam est là, négation invisible, et que la négation de cette négation n'entre pas dans les prémisses de l'anthropologie ! On peut imaginer toutes sortes d'approfondissement, d'intériorisation, d'élévation, de contrainte, on ne trouvera jamais que *cet* homme ; il faut d'abord me reconnaître identique à la totalité de *cet* homme, pour être renvoyé au point extérieur où « je suis reconnu », où une distance devient possible entre le sujet « Je », l'Adam qui est mort (crucifié avec Christ), et le moi nouveau, invisible.

Toute discussion sur l'autonomie du moi est en deçà de cette limite ; c'est une chose abstraite dont il faut laisser la responsabilité aux idéalistes et à leurs confrères réalistes ; si on la lâche enfin, la voie vers la généralité des normes d'une moralité humaine, est fermée. Il reste que la Parole brise le cercle enchanté du Moi solitaire, et que l'amour qui se livre n'est ni une hypothèse, ni une norme, mais passion dans un temps *réel*. L'existence éthique, c'est cette instance présente, dépendante de l'Autre, du Toi unique et simplement humain, qui de l'extérieur heurte par un appel et une contradiction.

Ainsi en va-t-il du héros, du poète, du saint, de l'homme : la jeune fille qu'il a eue..., la jeune fille qu'il n'a pas eue... ; mais le péché serait aussi que l'homme fût la jeune fille, sous prétexte de devenir le héros, le poète, le saint.

...Tout cela donc à propos d'un texte mettant l'amour en cause ? En s'y prenant ainsi, il reste évidemment peu de chances de s'en tirer !

Henry CORBIN.